

tion que la nature primitive qui les entoure.

Depuis ma dernière lettre, datée de Mexico, j'ai eu, mon ami, des aventures à défrayer six mois de feuilletons ; j'ai fait des découvertes de contrées inédites, de cités fossiles à bouleverser toutes les notions géographiques et archéologiques consacrées par les Académies d'Europe. J'ai déterré parmi les nopals les fragments de la mystérieuse Palenqué, et j'ai erré par les llanos du Texas sur la trace des Astèques, ces antiques conquérans du plateau du Mexique. J'ai déjeuné avec les chefs de la société de bandits qui exploitent la grande route de la Vera-Cruz, affaire assez lucrative dont les commanditaires sont les maîtres des diligences, et dans laquelle les postillons entrent comme actionnaires avec d'autant plus de sûreté qu'ils contribuent eux-mêmes par leur zèle au succès de l'entreprise. J'ai navigué avec des négriers, et supputé avec eux la valeur de leur cargaison et le déficit qu'opéraient la fièvre, l'asphyxie et le désespoir. Que dirais-tu, toi, l'homme superlativement de bonne compagnie, s'il t'avait fallu, pour te désennuyer, distiller la sueur fleur de galanterie avec de prétendues cantatrices italiennes de Marseille, qui chantent Bellini en provençal, ou jaser littérature avec des commis-marchands de la rue des Lombards, qui citent Valé comme nous citons Lamartine, et font assaut de calembours dans six langues différentes ? Tu le vois, mon joli gant-jaune, il y a loin de ta société parfumée à la mienne, et en me lisant, tu te demandes déjà sans doute avec inquiétude si un pareil monde n'a pas un peu déteint sur moi, et jusqu'à quel point je serai bon à voir à mon prochain retour à Paris.

Sois tranquille, mon bon Etienne, la philosophie est une armure dont l'aïeul ne se ternit jamais, et l'âme du poète ou de l'artiste est un foyer où se consomment toutes les impuretés. Ma devise est le mot du Dante : *GUARDA E PASSA*. Je chemine paisiblement à travers cette fange humaine, et je contemple sans effroi et sans colère les assemblages variés de ridicules et de vices, les plaies et les difformités sociales que les chances des voyageurs jettent sous mes yeux. J'aime, certes, fort à fuir si je me laissais entraîner à te redire les mille et une rencontres imprévues, les épisodes terribles ou burlesques dont s'est chamarrée la trame de mon existence vagabonde depuis que nous nous sommes quittés. Je réserve ces souvenirs pour nos bonnes soirées d'hiver, lorsqu'au coin du feu, enfoncé dans un moelleux Voltaire, grâce au Havane savoureux dont je te réserve une caisse choisie, tu consentiras à prêter l'oreille à mes divagations. Toi, du moins, tu ne l'air de me croire quand je raconte, et tu aimes trop le thé et les cigares pour t'endormir en m'écoutant. Aussi n'est-ce qu'en manière de prospectus que je t'envoie ceci au fond de ton Auvergne, où te retienent probablement le soin du bonheur de tes fermières et l'occupation de tripler tes capitaux. Pendant ce temps-là j'ai gaspillé ma jeunesse et mes facultés en les jetant à tous vents. Que veut-tu ? Il y a ici-bas deux sortes d'individus ; ceux qui amassent, et ceux qui dépensent ; je ne serai jamais des premiers !

Je suis pour l'heure à bord d'un paquebot américain qui me ramène au Havre ; il pleut ; je m'ennuie ; j'ai déjà fait la caricature de tous les passagers ; d'ailleurs j'ai l'humeur triste et noire ; mon cœur déborde et je le soulage en t'écrivant. A toi donc ce récit, Etienne, et ne t'en prends qu'au mauvais

temps qu'il fait si, au lieu d'une épître, je t'assomme d'un volume.

A peine échappé au terrible *VOMITO NEGRO* qui décimait la Havane, je résolu, en septembre dernier, dès que je pus me tenir sur mes jambes, de fuir cette ville pestiférée. Son air brûlant, son sable de feu me dévorait les poumons ; ses murailles blanches, éblouissantes, me fatiguaient la vue. J'avais horreur de l'éternel ciel bleu et de cette inaltérable verdure où les saisons ne viennent jamais reposer les regards par la variété de leurs aspects. Je me sentais possédé d'une soif ardente, d'un désir inextinguible des cieux voilés du Nord. Je ne rêvais que feuilles mortes tourbillonnant sous le vent d'automne ; j'aspirais en imagination les brises fraîches, les senteurs pénétrantes qui traversent les tilleuls et les saules ; je m'égarais sous les voûtes humides des forêts septentrionales. Ce besoin du froid, après six années écoulées sous le soleil des tropiques, était devenu une idée fixe si pressante, si passionnée, que je serais mort de nostalgie plus sûrement que de la fièvre jaune, si je ne m'étais embarqué sur-le-champ. Je pris le premier bâtiment venu partant pour New-York ; c'était un trois mâts de deux cents tonneaux, neuf et solidement construit, appelé *THE YOUNG-SALLY*, sans doute du nom de quelque fille de l'armateur.

Quand j'arrivai à bord, le navire mettait à la voile. Je fis, pour commencer, l'inspection de ma nouvelle demeure, où, suivant toute apparence, je devais séjourner environ dix à douze jours, durée ordinaire des traversées de la Havane à New-York. Ces deux villes étaient séparées l'une de l'autre par une distance de quatre cents lieues. Je trouvai l'eménagement peu commode ; la dunette était remplacée par ce qu'on appelle en marine un *ROUFFLE*, c'est-à-dire une grande boîte en charpente bâtie sur l'arrière du navire, fermée aux deux extrémités par des portes, et n'ayant de chaque côté, au lieu des cabanes dont chaque passager fait sa chambre à coucher, que six couchettes superposées abritées uniquement par de petits rideaux de calicot ; une grande table fixée au mât d'artimon qui se dresse au milieu de la salle laisse sur les côtés d'étroits passages aux allans et venans. Tu conçois combien une pareille disposition est gênante. La vie intime y est tellement à découvert, que des hommes seuls peuvent les accepter, et pour un temps fort limité. Il y avait cependant au-dessous, à l'entrepont, une chambre assez vaste, contenant six ou huit lits, dont l'habitation eût été beaucoup plus avantageuse que celle du roufle, si la chaleur suffoquante et l'odeur du sucre fermenté qui s'exhalait des profondeurs de la cale n'en eussent rendu le séjour fort désagréable. Le personnel des passagers étant peu nombreux, on s'était borné à faire de cette région inférieure une espèce de capharnaüm où l'on entassait les bagages, les malles et les caisses de vin et de vivres.

Quand je descendis dans cette chambre pour y transporter mes effets, elle ne me parut habitée que par un seul être vivant, un magnifique perroquet gris, au collier écarlate, dont on avait accroché la cage au mât d'artimon. L'oiseau était polyglotte, et par suite de son éducation variée, pour charmer l'ennui de la solitude, il commandait l'exercice en français, demandait à boire en anglais, faisait l'amour en espagnol, et jurait comme un damné dans toutes les langues. Par un des sabords de l'arrière, j'aperçus un canot forçant de vitesse pour atteindre le navire, lequel filait rapidement dans le canal du Morro, toutes voiles dehors. Je reconnus

l'embarcation de la douane, qui vient d'ordinaire inspecter les bâtimens marchands à leur sortie ; l'officier, debout dans la barque, faisait vainement signe à l'Américain de suspendre sa marche, et j'entendis les rameurs dire entre eux, en pesant sur les avirons :

— *Este maldito buque anda como un demonio !*

L'officier cherchait inutilement quelqu'un à qui s'adresser ; il m'aperçut par le sabord, et m'enjoignit d'avertir le capitaine de monter sur le pont, lorsque tout à coup, à mes côtés, je vis s'agiter un monceau d'effets et de matelas ; un homme en sortit subitement, qui, m'arrêtant par le bras, me dit en fort bon français :

— N'allez pas, monsieur, je vous en supplie ; si on visite le navire, je suis perdu !

— Et qui êtes-vous donc, monsieur ?

— Vous le saurez plus tard ; mais, pour le moment, laissez faire. J'ai donné six onces d'or au capitaine pour esquiver la visite de la douane, et vous voyez que le canot ne peut nous gagner.

En effet, je m'aperçus que la barque officielle se distançait de plus en plus, jusqu'à ce que, perdant l'espoir de nous rejoindre, elle prit le parti de retourner vers la terre. Peu jaloux d'approfondir une connaissance qui commençait sous des auspices aussi suspects, je montai sur le pont sans dire mot au mystérieux passager, et me mis à examiner les nouveaux compagnons avec qui le sort me condamnait à vivre durant quinze jours.

C'est une étrange exception dans nos lois sociales que cette intimité forcée à laquelle la vie du bord entraîne, sans préparation aucune, un certain nombre de gens dont la position, le caractère, l'éducation sont différens, qui ne se sont jamais vus, et sont destinés souvent à ne jamais se revoir. Ces gens sont obligés de manger, dormir, souffrir ensemble durant un mois ou deux, quelquefois trois, dans un espace de quelques mètres carrés. Il n'est pas de masque qui ne tombe, de secret qui n'échappe, d'individualité qui ne se trahisse à ce contact de tous les momens, au milieu de cette inaction perpétuelle. L'apprentissage est rude pour des délicatesses exagérées et les esprits intolérans, et il faut convenir que rien n'assouplit mieux les aspérités du caractère que ce frottement prolongé où se rencontrent bien des mécomptes et bien des répugnances : la résignation est la vertu principale des navigateurs ; mais aussi combien sont puissantes les attractions qui se développent au milieu des solitudes de l'Océan, sans cesse en présence de l'infini. Combien est active la marche des passions dans cette stagnation de la pensée produite par l'absence de distraction et le défaut d'exercice physique. La situation du passager qui franchit l'Océan est sujette à tant de vicissitudes imprévues, qu'elles brisent bientôt les règles factices imposées par la société et ramènent aux instincts vrais de la nature par le besoin d'appui et de consolation. Huit jours de traversée font mieux connaître un caractère qu'un an de fréquentation dans les villes. Tondres amans lancés tête à tête sur l'Atlantique, soyez ménagers de vos ressources, si vous voulez échapper au désenchantement ! Maris jaloux, épouses inquiètes, ne confiez jamais, sans le surveiller vous-même, votre trésor aux chances d'un long voyage sur mer ! Tout ce qu'ont dit les poètes sur la mobilité des flots, sur l'inconstance des vents, n'est rien en comparaison des variations auxquelles est exposé le thermomètre